

INTRODUCTION

Écouter l’oiseau pour entendre le monde : *Voyager pour penser, un livre en quête d’action et de sens*

Françoise Besson

« *Il n’y a pas d’enseignement sans déplacement.* »

Michel Serres

Quand on demandait à Michel Serres ce qu’il fallait faire pour être philosophe, il répondait : « Il faut voyager. » Pour être celui qui pense, il fallait selon lui avoir fait « les trois tours du monde », visité les paysages du monde en admirant « la dure beauté de la planète » puis, « désespéré, mais patient », tenté le « tour du savoir » et enfin, entrepris le « tour des hommes ¹ ». Pensée et voyage sont indissociablement liés pour ce philosophe du doux qui a, en 1990, secoué les consciences en écrivant *Le Contrat naturel*, réponse au *Contrat social* de Rousseau, dans lequel il expliquait la nécessité de donner à la nature et aux écosystèmes des droits. Le voyage et la pensée pour faire prendre conscience au monde de la nécessité de défendre la nature selon le droit. Pensées conjointes. Destins croisés. Quand Michel Serres arrivait à Stanford en 1984 pour y enseigner à des générations d’étudiants, l’étudiant Scott Slovic quittait Stanford pour commencer une thèse de doctorat. Deux hommes qui se sont croisés sans le savoir cette année-là, deux enseignants, deux penseurs, deux inventeurs d’un monde nouveau où l’humain retrouvera sa connexion au monde. De Michel Serres, Robert Maggiori écrit que c’est

un penseur pas comme les autres, qui, célébrant les noces de la culture et de la nature, a donné à la philosophie des couleurs, des odeurs, y a introduit l’eau des rivières, la terre que le paysan prend dans ses mains pour la goûter, les voyages, les pâturages, les loups, les veaux et les hiboux. On lui demanda un jour : « Mais qu’allez-vous donc faire en haute montagne à votre âge ? » Il répondit : « Préparer mon écriture. Étudiez, apprenez,

1. Dans *Libération*, 2 juin 2019, en ligne : michel-serres-penseur-de-la-nature_1731100, consulté le 2 juin 2019.

certes, il en restera toujours quelque chose, mais surtout, entraînez le corps et faites-lui confiance, car il se souvient de tout sans poids ni encombrement². »

Introduire dans l'écriture l'eau des rivières et la terre que le paysan prend dans ses mains, entraîner le corps pour faire entendre l'esprit, n'est-ce pas aussi la démarche de Scott Slovic ?

« Voyager pour penser »... Titre qui fait à la fois rêver et laisse songeur. Pourquoi faudrait-il bouger pour réfléchir ? Tous ceux qui restent dans leur bureau, dans leur maison, dans leur ferme, ne peuvent-ils donc pas penser ? L'esprit ne peut-il se mettre en route qu'avec le mouvement de la marche ou d'un véhicule ? Faut-il être nomade pour penser ? Ne peut-on réfléchir qu'en découvrant d'autres cultures ? La pandémie de 2020 accompagnée du confinement de quasiment tous les humains de la planète a pourtant fait beaucoup réfléchir notre espèce qui, obligée de rester statique, devait réfléchir à la conséquence de ses actes. Et la pensée de Scott Slovic, dans le chapitre VII sur « la Déclaration de Mexico », qui incite « à se rassembler et à réfléchir, pour proposer des expressions de vision et d'engagement », à « résister », à changer « le cours normal de nos activités » (Slovic), trouve tant d'échos dans la crise sanitaire actuelle. « Si nous continuons à dérapier joyeusement, ou si nous attendons qu'une catastrophe nous force la main, alors nous commettons un crime contre l'avenir », écrit-il (Slovic). La crise sanitaire commencée en 2020 semble être cette « catastrophe [qui] nous force la main ». L'immobilité nous a fait beaucoup penser, et en particulier au fait que tous nos problèmes depuis la fin de l'hiver 2020 venaient de la globalisation et de la faculté de nos sociétés à se déplacer très vite partout et ainsi à transporter les virus les plus contagieux très vite et partout. Alors faut-il obligatoirement se déplacer pour penser ? Ce n'est pas ce que dit ce titre, à la fois résumé d'un itinéraire personnel et guide de vie. Thoreau dans *Walden* montre que le voyage n'est pas nécessairement déplacement : « J'ai beaucoup voyagé à Concord... », écrit-il³. Et Scott Slovic, pour « instiller » chez ses étudiants « l'esprit thoreauvien d'un engagement viscéral dans le monde, engagement au niveau physique, émotionnel et philosophique, tout en restant dans la ville et en vivant leur vie d'étudiants », crée un cours intitulé « 36 vues de la montagne de Moscow : enseigner la littérature de voyage et la conscience attentive dans la tradition d'Hokusai et de Thoreau ». Il note que « ce qui fait du journal de Thoreau, tenu presque quotidiennement de 1837 (quand il avait vingt ans) à 1861 (juste un an avant sa mort), une œuvre si riche et si élégante, c'est le sentiment qu'il a d'être un voyageur, même quand il ne voyage pas géographiquement⁴ ». Voyager, avoir l'esprit curieux et attentif du voyageur, peut se faire en tout lieu, dans sa ville, dans sa ferme ou dans son jardin. C'est aussi ce que la crise sanitaire de 2020 nous a montré. Avec le confinement planétaire décidé dans la majorité des pays pour tenter de stopper la rapide propagation d'un virus, la COVID-19, tous les habitants de la planète, chacun confiné dans sa maison ou son appartement, ont pu se recentrer sur l'essentiel : l'attention à l'autre et l'attention au monde. Nul besoin même d'un jardin pour savoir observer la nature. En ce printemps 2020 où tout le monde devait rester confiné, chacun découvrait le monde extérieur, découvrait la

2. En ligne : https://www.liberation.fr/france/2019/06/02/mort-de-michel-serres-penseur-de-la-nature_1731100, consulté le 2 juin 2019.

3. Thoreau, 1854, p. 4, ma traduction.

4. Slovic, 2018b, p. 43, ma traduction.

nature en regardant simplement par la fenêtre, en laissant entrer la force de vie du printemps. Un ami m'a dit : « Tout le monde n'a pas la chance d'avoir la nature à sa fenêtre. Beaucoup n'ont que du béton. » Beaucoup ont du béton, oui. Mais même la fenêtre d'un immeuble donnant sur d'autres immeubles de béton laisse entrer le jour que le soleil fait se lever, même la fenêtre d'un immeuble donnant sur d'autres immeubles laisse voir un coin de ciel, et les nuages qui passent ; même la fenêtre d'un immeuble donnant sur d'autres immeubles laisse apercevoir les oiseaux dans le ciel, et l'herbe qui traverse le béton ou le goudron en bas. En étant enfermé, chacun découvrirait la liberté fondamentale de penser son rapport au monde ; en étant géographiquement immobile, chacun découvrirait la puissance du voyage au cœur du monde depuis la fenêtre de sa maison. Kev Reynolds écrit :

J'ai passé la plus grande partie de ma vie active au milieu des montagnes, contemplant des vues qui s'étendent pour toujours. J'ai vécu de longs jours tellement heureux sans rien en vue qui soit fait par l'homme. J'ai dormi sous un duvet d'étoiles sur une terre encore modelée par la Genèse.

Aujourd'hui, des bus passent devant ma porte.

Mais je n'ai aucun mot de plainte, parce que j'ai compris que le monde « dehors » dans toute sa riche diversité, est aussi « juste là dehors » de l'autre côté de ma fenêtre. Et à 400 mètres du coin de la rue, il y a des bois et des prairies et de modestes petits cours d'eau qui creusent des tranchées à travers la terre. La vie sauvage s'y trouve en abondance, et il y a des plantes à fleurs qui me font monter les larmes aux yeux ; le chant des oiseaux à l'aube et au crépuscule ; la douce marche du renard, du blaireau et de plusieurs variétés de cerfs ⁵.

La nature est toujours visible, partout et en tout lieu, même à travers les barreaux d'une prison, si l'on accepte d'être attentif et de lui laisser une chance de nous parler et, peut-être, de nous apaiser et de nous soigner. Dans la préface de l'ouvrage de Paul Bogard et Beau Rogers, *To Know a Starry Sky (Connaître un ciel étoilé)*, Scott Slovic cite Ken Lamberton qui raconte dans son livre *Wilderness and Razor Wire (Nature sauvage et barbelés)*, comment il a fait l'expérience des beautés de la nature alors qu'il était en prison. Scott Slovic écrit :

Bien que n'étant pas libre de se promener au dehors et de regarder les étoiles, pendant ses années d'incarcération, Lamberton était capable de jeter un coup d'œil aux paysages, à travers une fenêtre étroite près de sa couchette supérieure, où, écrit-il, « certains soirs, les coyotes m'appelaient avec des voix n'ayant pas de frontières, à la frange du désert, là où des engoulements tricotent le ciel avec les aiguilles de leurs ailes ». Il ne mentionne pas les étoiles à proprement parler, mais il suggère que les bruits de la nuit et les emblèmes visuels autres que les étoiles sont arrivés jusqu'à lui, même dans sa cellule ⁶.

« Voyager pour penser »... Voyages géographiques et voyages d'observation du monde d'à-côté, voyages lointains et voyages intérieurs. Voyager, quel que soit le lieu, pour écouter

5. Kev Reynolds, « Here and There », dans *Travel Literature and Environmental Awareness* (« Ici et là », dans *Littérature de voyage dans le monde et conscience environnementale*), Françoise Besson (dir.), à paraître, ma traduction.

6. Scott Slovic, préface à Paul Bogard et Beau Rogers, *To Know a Starry Sky (Connaître un ciel étoilé)*, University of Nevada Press, Reno, NV, 2021, p. xvi, ma traduction.

le pouls du monde, pour comprendre sa relation au monde, pour comprendre son rôle dans la vie du monde.

Trois mots pour changer le monde. Trois mots pour changer notre regard sur le monde. Essayer en tout cas, par la force de la parole écrite et l'énergie de la parole orale.

Ce livre est un lieu de rencontres, rencontres humaines et rencontres entre des êtres humains à la recherche du sens du monde et de sa préservation, et des êtres non humains qui se font les révélateurs de la beauté et de la magie du monde. C'est un voyage dans le monde vivant et c'est un voyage dans une pensée rayonnante sans cesse en marche, qui exprime une philosophie poétique vitale étincelante comme les yeux des crocodiles dans la nuit de la mangrove mexicaine, comme le soleil sur la mer tropicale et comme les gemmes des mots du voyageur, penseur, militant et enseignant Scott Slovic. Il y a d'habitude ceux qui écrivent et ceux qui agissent. Scott Slovic écrit et agit, agit par son écriture, et démontre la force du mot, la force des écrivains de la nature, pour venir à bout de l'arme du profit et des multinationales qui dévastent le monde et ses habitants.

Publié aux États-Unis en 2008, traduit en chinois ⁷ en 2010, objet de plusieurs articles en Chine, *Going Away to Think* poursuit son chemin en traversant l'Atlantique pour atteindre les lecteurs français en devenant *Voyager pour penser*, et dans sa nouvelle vie, il devient un autre livre, toujours en mouvement, comme l'a conçu son auteur. Cette édition française ne constitue pas une simple traduction d'un ouvrage datant de 15 ans. Les thèmes développés dans l'ouvrage original sont tout aussi d'actualité aujourd'hui qu'ils l'étaient en 2008. Au texte original traduit et à la préface révisée de l'auteur s'ajoutent quatre textes qui montrent la portée multiple de cet ouvrage et qui peuvent aussi apparaître comme un dialogue à cinq voix, de quatre chercheurs issus de disciplines différentes avec l'auteur : le texte de Wei Qingqi, traducteur chinois de l'ouvrage publié aux Presses universitaires de Pékin en 2010, montre la perception par le public chinois de ce livre original et inclassable. Et pour répondre à des lecteurs, français justement, qui voyaient dans la pensée de Scott Slovic des éléments rappelant le taoïsme, Wei Qingqi y aborde le sujet en montrant les similarités et les différences qui se font jour dans cette œuvre, où la contemplation des ermites taoïstes isolés au cœur de la nature se poursuit dans le livre de Scott par un engagement intense et actif dans le monde et la société actuelle. À ce point de vue écocritique venu de Chine s'ajoute le point de vue d'un géographe, Christian Giusti, qui montre la portée géopolitique de l'ouvrage et son immersion dans la géographie américaine et mondiale. Sa portée écologique, qu'il s'agisse d'écologie politique ou d'écologie scientifique, est démontrée dans le texte de Marcel Delpoux, spécialiste d'écologie végétale, qui voit dans les 18 essais constituant l'ouvrage, l'ancrage de l'auteur dans les écosystèmes de la planète et leur évolution. Mon propre texte aborde la portée littéraire de ce livre multidimensionnel tout en tentant de présenter son auteur, chercheur et enseignant, auteur, co-auteur ou directeur de près de 30 livres, auteur de plus de 300 articles et qui, dans les quelque 800 conférences qu'il a déjà données sur tous les continents, poursuit inlassablement une mission d'urgence absolue, qui est celle de faire prendre conscience à chacun de la fragilité de la planète, de chacun de ses habitants, humains

7. Scott Slovic. *Zouchuqu sikao: rushi, chushi ji shengtai piping de zhize* (*Going Away to Think: Engagement, Retreat, and Ecocritical Responsibility*). Traduction de Qingqi Wei, 2010.

et non humains, de l'urgence de changer les comportements et de la capacité qu'il y a en chacun de générer un changement durable. Le projet d'ensemble de ce livre, comme Scott le souligne dans la conversation qui clôt l'ouvrage, c'est « de démontrer [ses] propres efforts pour établir un équilibre entre “engagement” et “retraite” comme moyen d'essayer d'atteindre la sensibilité et la “responsabilité”, d'essayer d'atteindre une vie qui ait un sens ». C'est à cela que vise l'ouvrage dont l'organisation très pensée conduit le lecteur de la conscience du monde à l'action. On pourrait y voir l'image de la main sur l'épaule, qu'il emprunte au poète Kim Stafford, fils du poète William Stafford, dans le livre qu'il a codirigé avec Peter Quigley, *Ecocritical Aesthetics. Language, Beauty and the Environment* (*Esthétique écocritique. Le langage, la beauté et l'environnement*). Le fils du poète commence la biographie de son père ⁸ par une « histoire poignante », écrit Scott Slovic,

racontant l'époque où son père les amenait, lui et son frère [...] au sommet d'un col dans les montagnes de la chaîne côtière de l'Oregon, et puis les faisait descendre jusqu'à la mer à vélo. Il conclut le prologue, écrit après la mort de son père, par la question : « Combien de temps peut-on sentir une main fermement posée sur votre épaule, après que la main s'est retirée ? (p. xi) ⁹. »

Et Scott Slovic d'ajouter que « les artistes environnementaux représentent cette main posée sur l'épaule du lecteur ¹⁰ ». Artistes environnementaux et, devrions-nous ajouter, écocritiques, représentent cette « main posée sur notre épaule », qui nous guide et nous fait avancer, comme le fait Scott Slovic dans ce livre d'un voyage dans le monde et dans une pensée, qui nous rappelle le chemin à prendre, nous inquiète et nous rassure aussi, quoi qu'il en dise – « Mon but dans cette exploration n'est pas d'apaiser, mais d'inquiéter ¹¹ », écrit Scott Slovic – en nous suggérant par les textes des écrivains environnementaux que nous ne sommes pas seuls.

Aux textes du traducteur de l'ouvrage en chinois, d'un botaniste et phytogéographe et d'un géographe, qui montrent les portées multiples de l'ouvrage, s'ajoutent un nouvel essai sur l'espérance que porte en germe l'écocritique, concluant l'ensemble des essais, des notes qui réactualisent le discours d'origine en montrant les changements politiques ou structurels qui ont pu se produire depuis 2008, ou simplement en expliquant certains concepts. Enfin, la conversation avec Scott Slovic en fin d'ouvrage permet d'aller plus avant dans la pensée de l'auteur, et donnera à chaque lecteur l'occasion d'entamer le dialogue avec ce chercheur, écrivain et militant rare, et de poser ses propres questions suscitées par le livre, questions concernant chaque lecteur dans sa relation au monde. Cet ouvrage doit être considéré, dit Scott Slovic, « comme une nouvelle œuvre artistique et académique. C'est un nouveau livre, même s'il est fondé sur le livre d'origine ¹² ».

8. Kim Stafford, *Early Morning: Remembering my Father, William Stafford* (*Au petit matin : En souvenir de mon père, William Stafford*), 2002.

9. Slovic, 2018a, p. 211, ma traduction.

10. Slovic, 2018a, p. 211-212, ma traduction. Scott Slovic, « Toward Sustainable Aesthetics. The Poetry of Food, Sex, Water, Architecture, and Bicycle Riding » (« Vers une esthétique durable : la poésie de la nourriture, du sexe, de l'eau, de l'architecture et des balades à vélo »), dans Quigley et Slovic (dir.), p. 211-212.

11. Slovic *Voyager pour penser*, chapitre v.

12. Message électronique du 21 octobre 2018.

La traduction est passage. Mais le français conduit tandis que l'anglais se laisse porter d'un canal à l'autre. Le français « traduire » vient du latin *traducere*¹³, issu du verbe *ducere*, indiquant l'idée de conduite, donc de direction donnée par celui qui traduit. L'anglais laisse le texte glisser lui-même d'un lieu à l'autre, passer d'un canal à l'autre, avec le verbe *to translate* que l'on trouve dans le français « translation », *to translate* venant d'un mot latin, *translatum* issu du verbe *transfere*, « porter d'un lieu à un autre »¹⁴. L'anglais met davantage l'accent sur la notion de déplacement, comme l'indique l'*Encyclopaedia Universalis*. Mais même en français, le premier emploi du mot « traduire » est un terme de palais qui signifie « transférer d'un lieu à un autre »¹⁵. Si je passe par ce sentier étymologique, c'est pour expliquer la manière dont j'ai conçu la traduction française de *Going Away to Think*. Ce n'est pas non plus un exercice solitaire, mais un travail d'équipe, avec l'auteur bien sûr et aussi avec les premiers lecteurs qui ont plus de recul et voient parfois des choses que la traductrice n'avait pas vues ou avait vues autrement. La traduction est passage, transfert d'une langue dans une autre. Mais c'est aussi la transmission d'une pensée vue au prisme de la pensée du traducteur ou de la traductrice. Un traducteur mathématicien, géographe ou philosophe lira le texte original différemment, chacun y voyant des aspects différents, tout en cherchant à donner du texte d'origine la vision la plus juste possible et en étant au maximum fidèle à la langue de l'auteur, mais en choisissant dans la méthode de traduction des éléments influencés par sa propre discipline. Le traducteur ou la traductrice cherche à faire entendre une langue dans une langue autre qui n'est « ni tout à fait la même ni tout à fait une autre »¹⁶, pour citer les mots de Verlaine. Le poète parlait d'une femme aimée rêvée, mais pourquoi n'appliquerait-on pas ce rêve de compréhension absolue et d'empathie à la relation du traducteur ou de la traductrice à la langue à traduire ? S'il y a bien un corps à corps entre le traducteur et le texte, comme l'écrit Tiphaine Samoyault, si on peut voir l'acte de traduction en termes de conflit¹⁷, n'y a-t-il pas aussi et avant tout un lien profond ? John Felstiner, traducteur des poètes Paul Celan et Pablo Neruda, écrit : « Une traduction convertit l'étrangeté en similitude, et pourtant, faire cela peut ramener chez soi l'étrangeté de l'original »¹⁸. On entend la musique de la langue espagnole dans la traduction de Felstiner, on entend le rythme yoruba dans les traductions faites par Christiane Fioupou des poètes Wole Soyinka ou Niyi Osundare. La traduction rend le sens d'un texte perceptible dans la langue de l'autre, mais conserve la musique intérieure de l'auteur et de la langue d'origine. La traduction est voyage comme le voyage est traduction. Lamartine écrivait : « Voyager, c'est traduire. C'est traduire à l'œil, à la pensée, à l'âme du

13. *Encyclopaedia Universalis*, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/traduction/>, consulté le 21 mai 2019.

14. Je voudrais remercier Claude Le Fustec, qui avait insisté sur cette différence lors d'une communication donnée à l'université Toulouse - le Mirail (aujourd'hui Toulouse - Jean Jaurès).

15. Dictionnaire Littré, <https://www.littre.org/definition/traduire>, consulté le 21 mai 2019.

16. Pour emprunter un vers de Paul Verlaine : « Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant / D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime / Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même / Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend », Paul Verlaine, « Mon rêve familial », *Poèmes saturniens*, 1866. La langue à traduire peut-elle être considérée par celle ou celui qui traduit comme un être aimé à comprendre et à accompagner sans le modifier réellement ?

17. Tiphaine Samoyault, *Traduction et violence*, 2020.

18. John Felstiner, *Translating Neruda. The Way to Machu Picchu (Traduire Neruda. Sur le chemin du Machu Picchu)*, 1980, p. 5, ma traduction.

lecteur les lieux, les couleurs, les impressions, les sentiments que la nature ou les mouvements humains donnent au voyageur¹⁹. » Le texte m'apparaît comme une carte fluide du monde et chaque traduction – la traduction de Wei Qingqi en chinois, les traductions en cours en turc et en arabe, et cette traduction française – est comme une nouvelle contrée placée sur les cartes intérieures des lecteurs. Ken Liu parle de la traduction en termes de voyage et s'adresse au lecteur et à sa manière de percevoir son texte :

Qui peut dire si les pensées que vous avez à l'esprit en lisant ces mots sont les mêmes pensées que j'avais à l'esprit en les tapant ? Nous sommes différents, vous et moi, et les *qualia*²⁰ de nos consciences sont aussi divergentes que deux étoiles aux extrémités de l'univers.

Et pourtant, quel que soit ce qui a été perdu dans la traduction, dans le long voyage de mes pensées à travers le labyrinthe de la civilisation pour arriver jusqu'à votre esprit, je pense que vous me comprenez vraiment et que vous pensez que vous me comprenez vraiment. Nos esprits parviennent à être en contact, même si c'est brièvement et imparfaitement.

Cette pensée ne fait-elle pas sembler l'univers juste un peu plus bienveillant, un peu plus lumineux, un peu plus chaleureux et un peu plus humain ? Nous vivons pour de tels miracles²¹.

La traduction est voyage et voyage multiple ; la lecture du nouveau texte devient elle-même traduction. Lire est un face-à-face actif entre deux pensées. Et en lisant le texte, le lecteur ou la lectrice entreprend un nouveau voyage, différent de celui du traducteur ou de la traductrice. Il ne s'agit plus du passage d'une langue à une autre, mais d'une perception à une autre, d'une langue visible à une langue intérieure. Dans ce livre qui nous fait voyager dans la pensée de l'auteur, mais aussi dans les lieux qui ont généré cette pensée, on écoute les pulsations du monde dans celles d'une pensée. Et les voyages de Scott Slovic sont déjà traduction, traduction en récit de sa propre relation au monde.

Ce livre est composé d'essais et donc chaque essai est indépendant. Mais il a une architecture très précise qui se fait jour au fil des essais, depuis la genèse de la notion contenue dans son titre et son sous-titre jusqu'au relais passé au lecteur à qui un essai fait de lettres envoyées à un directeur de multinationale montre que lui aussi peut agir par l'écrit. Et un dernier essai, ajouté pour cette édition, qui, après avoir fait cheminer le lecteur dans un monde où l'auteur dit clairement qu'il « n'est pas là pour apaiser, mais pour inquiéter », donne l'espoir nécessaire à toute action. Donc, la logique interne de ce livre est évidente. Et pourtant, j'ai choisi de traduire les essais, à l'exception des quatre premiers, dans un ordre qui pourrait paraître étrangement fantaisiste et qui pourrait ressembler à du désordre. Ce n'est pas le cas. Ou alors si l'on voit le désordre comme un élément de vie et de liberté, comme l'exprime le

19. Alphonse de Lamartine, *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient, 1832-1833*, ou *Notes d'un voyageur*, 1845, vol. I, p. 127.

20. Les *qualia* sont « les qualités ressenties de certains de nos états mentaux, les expériences conscientes », <https://encyclo-philo.fr/qualia-gp>, consulté le 18 mars 2022.

21. Ken Liu, *The Paper Menagerie and Other Stories (La Ménagerie de papier et autres histoires)*, 2016, préface, ma traduction.

sculpteur et écrivain Jean-Luc Parant, *Le Désordre de la liberté*²². Ce désordre-là, il est dans la palette du peintre, dans le métissage des genres poétiques ou des formes dans une sculpture et dans l'imagination du sculpteur qui transforme l'outil de ferme en figure de femme maîtresse d'école face à sa classe²³. Le désordre, c'est aussi l'apparent chaos végétal d'un sous-bois ou de la jungle, apparent désordre qui raconte la vie et souligne cet ordre vital qui lie la terre à la plante. Le désordre, c'est un peu l'ordre remuant de la nature et de l'imagination.

Peut-être parce que j'ai abordé la traduction un peu comme j'aborde un poème, en partant d'un ressenti qui va guider ma réflexion et lui permettre de suivre celle de l'auteur, ma méthode de travail, pour ce qui est du choix du cheminement dans le livre et la pensée de l'auteur, a évité la chronologie. Pour mieux comprendre sa pensée, j'ai, paradoxalement, projeté mon propre monde intérieur sur les mots à traduire. Pour entendre la langue de l'autre, il faut d'abord entendre sa propre langue intérieure. Alors, c'est dans mon ordre de traduction que j'ai envoyé aux autres membres de l'équipe les essais, l'un après l'autre. Marcel Delpoux a choisi de retrouver l'ordre chronologique normal, comme le botaniste qu'il est classe soigneusement les plantes récoltées, tandis que Christian Giusti, avant de revenir à l'ordre chronologique, a opté dans un premier temps pour une analyse dans l'ordre des essais reçus et traduits selon ma méthode buissonnière, pour conserver les impressions qu'il a eues au fur et à mesure de la découverte du livre de Scott. Les deux choix montrent que ce livre se parcourt comme on parcourt un chemin, soit en allant directement du lieu de départ au lieu d'arrivée, soit, en explorant entre les deux points les chemins de traverse que l'on décide d'emprunter au gré de ses envies de découverte.

L'ordre de ma traduction a une logique, la logique poétique qui voit l'ordre clairement établi, montrant un chemin transparent, mais qui va chercher, peut-être inconsciemment, un ordre plus souterrain. La traduction est à l'origine passage d'un lieu à un autre. Ma traduction a sans doute été guidée par ce sens du lieu qui habite à la fois le livre de Scott et l'action de traduire. Tout au long de ce processus de passage, de transmission, j'ai essayé d'insérer ma traduction dans le monde et d'incarner cette traduction, de lui donner chair, de lui donner vie pour faire lire la vie intérieure de l'auteur. Lorsque j'étais dans la montagne, j'ai voulu traduire l'essai sur les « Montagnes clôturées » et, le hasard aidant, tandis que je traduisais le passage concernant le projet d'enfouissement des déchets nucléaires dans la Yucca Mountain, le train dans lequel je me trouvais longeait une centrale nucléaire qui barrait un lever de soleil. J'avais envie de partir en forêt et je décidais de traduire « Hors du temps » qui se passe dans les forêts de l'Oregon. Pendant que je préparais le colloque sur « L'Amour des animaux », voulu par Scott et dont il était co-organisateur avec Marcel Delpoux, je décidais de traduire « Animaux et humains » ; et, après avoir longtemps reculé devant le terrible et indispensable texte « "Préparez-vous au pire" », je m'y lançais douloureusement pendant qu'une de mes compagnes animales était malade et que, à la fin de la traduction de cet essai, sa vie passait dans un autre temps et un autre lieu. Je perdais l'énergie de la combattante et je décidais de traduire l'essai ajouté par Scott sur « l'espérance que porte en germe l'écocritique ». Ma méthode de traduction, le choix de progression sur la route cartographiée par Scott sont ceux d'une montagnarde qui aime prendre les chemins de traverse plutôt que les lignes droites. D'une

22. Jean-Luc Parant, *Le Désordre de la liberté*, 2018.

23. Comme dans les sculptures de Gilbert Gasset. Voir Gilbert Bergacé, 2010-2020. *De la retraite au Coronavirus. 10 ans de créations insolites par Gil Bergacé*, 2020.

certain manière, j'ai voulu que la traduction du livre de Scott soit incarnée par ma propre relation au monde, parce que cela m'aidait à mieux comprendre sa pensée. Mais le chemin est le sien, offert à tous les lecteurs, et ce chemin suggère la liberté de penser et d'agir.

Pendant l'automne 2020, je repense aux forêts de l'Oregon telles que je les ai découvertes dans l'essai « Hors du temps ». J'ai à l'esprit ce texte vibrant de la vie de cette forêt lorsque, durant l'été de cette terrible année 2020, brûlaient les forêts de l'Oregon. Scott, après avoir vu des photos de l'écrivain Barry Lopez debout, seul, impuissant, devant les débris calcinés de sa maison et de son bureau et de tous ses livres et journaux écrits tout au long de sa vie, rédige un texte beau et poignant, « Burning Words » (« Les mots qui brûlent »). Il y écrit :

Les étincelles et les flammes font rage dans la forêt pluviale tempérée qui longe le fleuve McKenzie dans l'Oregon aux premières heures de la matinée de la fête du Travail, ce 7 septembre 2020, marquant dans la mémoire la première fois où les bois humides et verts avaient connu le feu. Où allaient les cèdres et les sapins de Douglas ? Les fougères *Polystichum munitum* et l'if du Pacifique ? Les oiseaux et les cerfs ?

Dans le ciel, bien sûr, remplissant la vallée de la Willamette d'une épaisse fumée grise. La vitalité luxuriante du couloir du fleuve McKenzie, plus de 200 000 hectares, transformée en cendres et en fumée en l'espace de quelques jours, laissant un patchwork de forêt vivante et de larges bandes de troncs d'arbres noircis, de sol nu et de fantômes d'arbres couleur rouille qui étaient vigoureux seulement quelques jours plus tôt (<https://andrewsforest.oregonstate.edu/gallery/holiday-farm-fire-september-2020>)²⁴.

Les images de Scott Slovic seul et « hors du temps » sous la pluie régénératrice dans la forêt expérimentale H. J. Andrews et de Barry Lopez²⁵ seul devant la forêt et ses pages calcinées se superposent dans mon esprit comme se superposent les cendres de ce qui était une vibrante forêt pluviale il y a encore quelques mois, et les pousses vertes de ce qui redeviendra un jour une vibrante forêt, nourrie de la vie calcinée de ses anciens arbres. Terry Tempest Williams le dit dans son magnifique « Obituaire pour la Terre » : « Je marquerai mon cœur d'un X fait de cendres, qui dit “le pouvoir de restaurer la vie réside ici”. L'avenir de notre espèce est ici, non dans les faits, mais dans l'amour et la perte [...]. Pleurons chaque jour comme de la pluie dans le désert²⁶. »

Parlant d'« Obituaire » ou de « Thrénodie », nombreux sont les artistes qui, par ces chants funèbres pour la terre, tentent de nous réveiller. Le sculpteur Harold Slovic, oncle de Scott, dans sa belle composition *Threnody for Remembered Earth* (*Thrénodie pour une Terre mémorée*) [2013] nous montre une terre qui pleure une larme noire, entourée de sa beauté à la fois démembrée et reconstituée en étoile ; et c'est encore un Atlas qui pleure, qu'il nous montre dans l'une de ses dernières œuvres, *When Atlas Wept* (*Quand Atlas pleurait*), où sur une

24. Scott Slovic, « Burning Words », 10 novembre 2020, ma traduction.

25. Barry Lopez est parti peu après ses chères forêts le jour de Noël, le 25 décembre 2020.

26. Terry Tempest Williams, « Special Episode: “An Obituary for the Land” » (« Épisode spécial : Obituaire pour la Terre »), *The Daily*, The New York Times Company, 2020, ma traduction, <https://www.nytimes.com/2020/09/18/> consulté le 1^{er} décembre 2020.

plaque de cuivre, Atlas porte une terre comme éclatée en morceaux (avril 2020) ²⁷. Ce sont tous ces artistes, tous ces écrivains que Scott relaie par sa pensée.

La première fois que j'ai rencontré Scott Slovic, c'était sur le quai de la gare Matabiau à Toulouse. Il venait participer à un colloque sur la montagne à l'université Toulouse - le Mirail. Je ne le connaissais pas et n'avais rien lu de lui ; deux amies et collègues avaient insisté pour que je fasse de ma passion pour la montagne un colloque, et malgré ma résistance à l'idée, j'avais fini par accepter, pour tous les écrivains et collègues que j'admirais et que j'avais envie de rencontrer et d'écouter. Tous ceux que j'avais lus ou que je connaissais ; mais pas Scott Slovic, puisque je ne le connaissais pas. Je me battais depuis des décennies, avec ma famille, pour la défense de la planète et des êtres non humains et humains, j'aimais passionnément la littérature, je parlais dans mes cours de l'importance de la nature dans l'œuvre des romantiques précurseurs de l'écologie, mais je n'avais jamais entendu parler de l'écocritique. C'est une collègue américaniste qui, elle, le connaissait, l'avait rencontré et lu, qui m'avait suggéré de l'inviter. Comme elle m'avait fait de lui un portrait enthousiaste, j'avais fait quelques recherches et sur le site de son université (Université du Nevada, Reno, à l'époque) il disait que si on ne le trouvait pas dans son bureau, on pouvait aller dans la montagne où il était sans doute avec ses étudiants. J'avais aimé l'idée d'aller chercher un enseignant et sa classe dans la montagne. Ce qui était une réalité et une touche d'humour est devenu quelques années plus tard une géniale (au sens fort du terme et pas dans son sens oral) invention éducative, avec la création à l'Université de l'Idaho – où il enseigne depuis maintenant de nombreuses années – du « Semestre d'étude dans la nature sauvage » (« Semester in the Wild ») ²⁸, pendant lequel ses collègues et lui amènent les étudiants dans la montagne pour une période de dix semaines. Là, ils vivent à la fois l'observation de la nature, l'écoute du chant des loups à la tombée de la nuit, l'observation des plantes, la vie en communauté des montagnards, tout en étudiant les textes classiques de littérature environnementale, en les expliquant à la lumière de leur regard sur le texte lui-même, sur la théorie et sur la nature, et en écrivant eux-mêmes leurs propres essais. Dans notre XXI^e siècle ultra-connecté, où chacun ignore l'autre et regarde l'écran de son portable tout en écoutant son MP3, où tout se compte et se classe, on peut rêver à une multiplication des enseignants qui, comme Scott Slovic, voudraient aller enseigner dans un lieu où ils pourraient « boire avec [leurs] étudiants une eau non filtrée, directement à l'eau vive d'un ruisseau, et voudraient plus encore un lieu où [leurs] voisins seraient des loups à l'état sauvage ²⁹ ». Diderot disait qu'« une nation où on apprendrait à dessiner comme on apprend à écrire l'emporterait bientôt sur les

27. Voir Haslov, *Whence These Strange Words*, Eugene, OR: The Estate of Harold G. Slovic (4290 Pearl Street, Eugene, OR 97405 USA), 2022.

28. On peut entendre Scott Slovic parler du programme « Semestre d'étude dans la nature sauvage » avec des photos de la Taylor Wilderness Research Station au centre de la Frank Church River of No Return Wilderness dans l'Idaho, en allant sur ce lien : <https://www.idahohumanities.org/semester-in-the-wild/>

29. « Autant que je voulais enseigner dans un lieu où mes étudiants et moi pourrions boire une eau non filtrée directement à l'eau vive d'un ruisseau, je voulais plus encore un lieu où mes voisins seraient des loups à l'état sauvage », Scott Slovic. « Teaching with Wolves » (« Enseigner avec les loups »), *Western American Literature*, 52.3, automne 2017, p. 323-331, ma traduction.

autres dans tous les arts du goût³⁰ ». De même, on peut se dire qu'un pays qui enseignerait à ses enfants la littérature en même temps que la vie du monde en immersion dans la nature deviendrait la plus sage et la plus clairvoyante des nations, mettant la vie et le respect de chaque être, humain et non humain, de chaque lieu, au premier plan.

La photo de couverture choisie par Scott Slovic pour cette édition française de *Going Away to Think, Voyager pour penser*, montre une classe de plein air, plus précisément « airstrip classroom » (« classe de la piste d'atterrissage »), donc une classe déterminée par l'idée du voyage puisqu'elle est située sur la zone de la petite piste d'atterrissage permettant aux étudiants et aux enseignants de rejoindre la Frank Church River of No Return Wilderness³¹. Photo prise au petit matin, quand le soleil se lève sur les montagnes, elle montre un paysage romantique dans le renouveau du soleil levant. Mais quelque chose transforme le romantisme initialement perçu : au premier plan, il y a un cercle étrange, que j'ai d'abord pris pour des ruches³². Ce sont les tabourets faits de rondins coupés où s'asseyent les étudiants et leur enseignant afin d'analyser des textes liés à la nature et de réfléchir à l'état du monde. Cercle rituel aussi, qui rappelle les cercles amérindiens constituant le monde et l'univers. Les humains se mettent souvent en cercle pour s'exprimer et réfléchir. Il y a sans doute quelque chose aussi qui évoque le sacré dans ce cercle mystérieux (appelé avec humour « *Stumphenge*³³ » par les étudiants) pour le spectateur qui, sans explication, ne peut pas comprendre de quoi il s'agit. Il est hors du cercle et s'interroge. Depuis que je sais que ce ne sont pas des ruches, il me perturbe dans mon regard sur la montagne. Est-ce qu'il me perturbe vraiment d'ailleurs, ou au contraire me guide-t-il vers une autre forme de méditation sur la relation entre la montagne sauvage dans le lointain, d'où semble monter le soleil, et la montagne aménagée pour se faire salle de classe au premier plan, qui stoppe notre regard sur la montagne, qui cherche à arrêter le regard romantique pour y adjoindre un autre regard ? Il y a quelque chose de mystérieux dans ce lever de soleil sur la montagne. L'ombre des tabourets coupés s'allonge comme pour reconstituer les arbres disparus qui offrent ces fragments de leur vie comme support de la pensée de jeunes gens qui peuvent changer le monde et, avec leur enseignant, faire prendre conscience, écrire la terre en danger, sauver les arbres sacrifiés dans le temple mondial de l'argent. En attendant, on voit juste le soleil qui se lève, au loin, à l'est, entre deux montagnes. Il y a beaucoup de joie dans ce soleil qui se lève sur la montagne et sur une classe dont les étudiants vont arriver dans quelques heures. La montagne les attend déjà, comme le suggèrent les tabourets vides, pour leur enseigner sa vie, en relation avec des textes et avec d'autres regards. Le soleil qui se lève redessine les arbres sur la terre d'où ils ont été coupés pour revivre, en supports de la pensée en mouvement. Cadran solaire dessiné par la terre et

30. Diderot, 1818, p. 566.

31. Une version de l'analyse de cette photographie figure dans mon article, « Des romantiques aux éco-critiques : le romantisme comme militantisme pour écrire la terre en danger », *Caliban*, n° 61, p. 361-386. En ligne : <https://journals.openedition.org/caliban/6718>.

32. Je remercie Jean-Michel Ristorcelli qui m'a appris qu'il existait dans les Cévennes des ruches-troncs, « modèle d'apiculture très ancien directement inspiré du processus de nidification des abeilles dans des troncs d'arbres creux » (http://www.ruchetronc.fr/ruche_tronc.php?mn=9). Ces ruches-troncs sont utilisées dans les Cévennes pour les abeilles noires et elles ressemblent beaucoup à ces troncs coupés que j'avais initialement pris pour des ruches, dans la classe de plein air de la Frank Church River of No Return Wilderness.

33. En référence au monument mégalithique anglais de Stonehenge ; *stump* signifie « souche ».

l'homme sur l'herbe peinte en orange par le soleil qui se lève au loin, tandis que la rivière coule comme elle le fait depuis des millénaires. Au-dessus du soleil qui se lève, des avions ont dessiné leurs traînées régulières. Invitation au voyage dans le voyage. Même dans le ciel le plus sauvage, la civilisation technique s'invite. On a un peu l'impression, en voyant ces traînées blanches écrire dans le ciel au-delà des montagnes le monde technologique moderne, que les travaux pratiques passent dans le ciel, là-bas, à l'est, comme s'ils cherchaient à rivaliser avec le soleil levant. Mais eux ne font que passer quand le soleil va éclairer le monde toute la journée et la suivante et celles d'après. Les avions continueront de passer, pilotés par les humains, invitation au voyage qui rappelle aussi les dangers que ce monde technologique à outrance fait peser sur la nature et tous ses habitants. Les avions, qu'un effet d'optique fait passer au-dessus du soleil qui se lève, amènent le rêve d'Icare au-dessus de la classe de montagne, rêve mythique transmis par la technologie du voyage au cœur de la nature sauvage et fixé par le regard visionnaire d'un enseignant qui fait de chaque seconde de sa vie une transmission. Les écocritiques sont les héritiers des romantiques, qui ont changé la vision de l'homme sur le monde, en lui montrant le rapport entre chaque élément de la nature et sa propre vie, en montrant, dans la conscience de l'incidence de la mort d'un oiseau sur l'équilibre du monde ³⁴, la nécessité de préserver la vie, humaine et non humaine. Au petit matin, lorsque le photographe Scott Slovic a vu ce paysage, le romantique en lui l'a admiré et puis l'a conservé, non pas au sens de richesse matérielle thésaurisée, mais de richesse du monde préservée. Le romantique y a vu la beauté. L'enseignant y a vu une image à transmettre à ses étudiants, pas encore présents dans la classe, et pourtant si présents dans leur absence, rendus présents par ces tabourets naturels et artificiels à la fois, qui à eux seuls, racontent l'histoire du monde : des forêts et des hommes qui les exploitent et les coupent ; ailleurs ce sont des animaux non humains qui racontent l'histoire, lorsque la classe se passe près de la rivière où les étudiants s'appuient sur des rondins coupés par des castors ³⁵ ; le monde fragmenté, mais dont les fragments mêmes peuvent devenir des cairns sur le chemin d'une conscience retrouvée. L'observateur attentif a vu les traînées des avions dans le lointain. Le penseur a vu le lien entre le soleil qui se levait sur la montagne, la rivière à peine visible, les traînées des avions et la « salle de classe ». Une salle de classe sans murs, à la Prévert, où « les murs de la classe [se sont écroulés] tranquillement. [Où] les vitres [sont redevenues] sable, l'encre [est redevenue] eau, les pupitres [sont redevenus] arbres », et même si on ne voit pas encore les étudiants et leurs stylos, on est sûr que « le porte-plume [est redevenu] oiseau ³⁶ ».

34. L'albatros de Coleridge dans « The Rime of the Ancient Mariner » (« La ballade du vieux marin »), 1797-1799.

35. Une étudiante raconte : « Le long d'une rivière près de la Taylor Wilderness Research Station de l'Université de l'Idaho, un groupe d'étudiants était assis par terre et s'appuyait sur des rondins de peupliers abattus par des castors, discutant sur un essai concernant le militantisme environnemental, par l'écrivaine de l'Utah, Terry Tempest Williams. Lorsque les mouches noires commencèrent à piquer, c'est à peine s'ils s'en apercevaient », Tara Roberts, « Uniting Arts and Environment » (« Unir les arts et l'environnement »), ma traduction, <https://www.uidaho.edu/research/news/research-reports/2016/environment/uniting-art-and-environment>, consulté le 5 mai 2019.

36. « Les murs de la classe s'écroulent tranquillement. / Et les vitres redeviennent sable / l'encre redevient eau / les pupitres redeviennent arbres / la craie redevient falaise / le porte-plume redevient oiseau », Jacques Prévert, « Page d'écriture », *Paroles*, 1946.

La première fois donc que j'ai rencontré Scott Slovic, c'était sur un quai de gare. J'avais cherché une photo pour le reconnaître, mais au cas où je le manquerais, au milieu de l'agitation des voyageurs descendant d'un train en provenance de Bordeaux, ma jeune collègue m'avait dit : « Pour être sûre de le reconnaître, regarde les pieds des gens. Quelle que soit la saison, il a toujours des nu-pieds ! » Et donc, j'allais sur le quai de la gare Matabiau à la rencontre d'un chercheur inconnu de moi et connu du reste du monde, j'allais accueillir l'une des principales têtes pensantes dans le domaine, en cherchant ses pieds ! Le conseil de ma collègue fonctionna puisque, le regard fixé sur toutes les chaussures qui descendaient du train, je finis par voir une paire de nu-pieds. Mon regard remonta et aperçut le visage concentré, un peu inquiet, un peu triste, d'un jeune chercheur aux grands yeux profonds qui semblaient contenir le monde. J'aime l'idée de cette première rencontre entre un train et des chaussures. Lui, le marcheur inlassable, le voyageur qui parcourt le monde et va faire des conférences sur tous les continents pour tenter de faire prendre conscience aux gens du rôle qu'ils peuvent avoir pour préserver ce monde qu'il aime passionnément, ne pouvait m'être présenté que par un train et des chaussures de marche suggérant la liberté de mouvement, suggérant la liberté. Si je passe par cette anecdote personnelle apparemment insignifiante, c'est parce que d'abord l'esprit de Scott s'est découvert à moi sur ce quai de gare avant même qu'il ne parle et ensuite parce que lui n'envisage pas son combat, sa quête, sa mission, sans mêler la recherche universitaire et les éléments de vie personnelle. Ce n'est pas fréquent dans le monde universitaire et pourtant, cela devrait être systématique, tant l'un éclaire l'autre et la vie ne peut être dissociée de la pensée ni la pensée de la vie.

Rien n'est fréquent dans la démarche de Scott Slovic, pionnier s'il en est, qui a tant de longueurs d'avance sur le reste du monde – c'est un vrai coureur de fond et sa démarche universitaire, vitale, a quelque chose de la course de fond qu'il a pratiquée en compétition durant ses années d'études³⁷, et qu'il pratique maintenant partout où il va, sur les pistes, les chemins, les plages et les rives des fleuves du monde – que tout le monde a toujours un peu de mal à le suivre. Ce fil conducteur de la course m'a rappelé le petit groupe de guerriers massais armés passant en courant près de Karen Blixen dans *Out of Africa*, ou Halla, cette Islandaise en guerre contre la compagnie d'électricité dévastant la lande islandaise dans le film islandais *Woman at War* de Benedikt Erlingsson sorti en 2018³⁸ – et malheureusement distribué au départ dans un nombre très restreint de pays (seulement cinq pays) comme si écologie et poésie réunies effrayaient – et qui, l'arc sur l'épaule, traverse la lande toujours en courant ; ou

37. Il a même établi à 13 ans le record du monde du marathon dans sa catégorie d'âge. Il avait couru le *Trail's End Marathon* de Seaside dans l'Oregon en 2 heures et 45 minutes. Il a continué la compétition au lycée à Eugene et lors de sa première année universitaire à Stanford. Il continue de courir, mais « pour le plaisir et pour garder la forme », comme il le dit dans le livre.

38. La fiction de ce beau film poétique et baroque inséré dans la réalité des dangers qui pèsent sur la planète, rattrape la réalité puisque, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, une Islandaise, Sigridur Tomasdottir (1874-1957), sauva la magnifique cascade de Gullfoss après s'être battue des années contre des financiers qui voulaient investir dans un projet de barrage destiné à fournir de l'électricité à partir de la cascade. Son combat, qui finit par rallier les Islandais à la cause de ce site d'une beauté sauvage exceptionnelle, fut couronné de succès et la cascade devint la propriété du peuple islandais. Seule d'abord, par le pouvoir de ses mots, de la marche aussi (plusieurs fois, elle marcha, pieds nus, de Gullfoss à Reykjavik, pour défendre la cascade menacée), elle arriva à rallier le peuple d'Islande à sa cause et à vaincre les puissances de la finance et de l'industrie électrique et elle fut à l'origine des premières lois environnementales en Islande. Le site est réserve naturelle depuis 1979.